

L'IMPARTIAL

FONDE EN 1898
Le seul Journal français de l'île du Prince Edouard.

HEBDOMADAIRE, 8 PAGES.
ABONNEMENT :
Un an \$1.00
Six mois .50
Trois mois .30
Les abonnements sont payables d'avance.

annonces 10 cents la ligne
1re insertion, 2 cents la ligne
les insertions subséquentes.
Toutes communications doivent être adressées à

L'IMPARTIAL
TIGNISH, I. P. E.

L'IMPARTIAL

TIGNISH 6 Feb 1902

Léon XII aura 92 ans le 2 mars prochain.

A Woodstock, Ont., l'hon. M. Sutherland, ministre de la marine et des pêcheries, a été réélu député d'Oxford Nord, comté qu'il représente aux Communes depuis 1880.

On dit à Ottawa que l'honorable Mills a décidé d'accepter le siège vacant de la Cour Suprême. On ne sait pas, cependant, quand il quittera le cabinet, ni qui sera son successeur au ministère de la Justice.

Nonobstant le télégraphe qui le fait mourir toutes les semaines, Notre Saint Père le Pape, Léon XIII se porte bien. Vendredi dernier, il recevait au Vatican, des membres de l'aristocratie romaine, et prononçait un discours contre la loi de divorce que veut passer le gouvernement Italien.

Une dépêche de Vienne dit que le fameux monastère de Saint-Paul, sur le mont Athos, a été détruit par un incendie, que le prieur et neuf autres moines ont péri et que vingt autres ont été grièvement blessés. Les journaux d'Athènes disent que tout le monde dortait, dans le monastère, lorsque le feu a éclaté, et que les dommages au monastère s'élevaient à quatre vingt mille livres sterling.

L'opinion semble générale que la session fédérale sera courte, c'est-à-dire qu'elle ne devrait pas durer plus de trois mois au plus. Il pourrait bien se faire cependant qu'elle ne serait pas prorogée avant le 1er juin ce qui donnerait trois mois et demi ou à peu près la même durée que la dernière session. Le Premier Ministre devra quitter le pays vers cette époque pour se rendre en Angleterre afin d'assister au couronnement.

Le sénateur J. B. Snowball, de Chatham, N. B., a résigné son siège au sénat et a été nommé lieutenant gouverneur du Nouveau Brunswick, en remplacement de l'hon. M. McLellan, dont le terme d'office est expiré depuis plus d'un mois. Le nouveau titulaire est âgé de 67 ans. Il est un des principaux propriétaires de navires des provinces maritimes.

Le cardinal Gibbons était l'un des invités du président Roosevelt, à la maison Blanche, à un dîner d'Etat auquel assistaient les ambassadeurs et les juges. Son Eminence portait la soutane en soie rouge et sur sa poitrine une croix ornée de brillants. A mesure que le cardinal était présenté à ces hauts dignitaires, ceux-ci ployaient le genou et baisaient son anneau, déference qui a été d'autant plus remarquée qu'elle n'avait jamais été manifestée de la sorte à Washington.

Une dépêche dit que le docteur Lapponi, le médecin du Pape, a déclaré que la santé du Souverain Pontife est—physiquement et intellectuelle—parfaite et qu'il pourra heureusement célébrer son jubilé pontifical en 1903.

Ce Soi-Disant

"UN ACADIEN FRANCAIS".

Nos nombreuses occupations nous ont empêché de faire attention, avant aujourd'hui, à l'écrivain qui signe "Un Acadien Français", dans le Patriot du 16 janvier. Ce délai nous a cependant servi à quelque chose; car pour avoir attendu, nous avons pu savoir de source authentique, que le gredin qui a sali la feuille du Patriot n'est pas plus Acadien que nous sommes Piet ou Scot, et qu'il s'est affiché comme Acadien pour mieux cacher son hypocrisie et se donner du ton. Ce n'est pas le premier de cette espèce qui montre le bout de ses oreilles dans des feuilles antipathiques aux Acadiens pour les insulter.

Quelle haute opinion qu'ait de soi disant Acadien de son héros, nous prenons cette occasion de lui rappeler que nous avons jugé le Dr. Anderson, à la salle Ste. Marie, selon ce que nous lui avons entendu dire. Si ce monsieur possède réellement des qualités supérieures à celles qu'il a fait valoir dans son adresse, à Tignish, tant mieux. Peut-être pensera-t-il, quand il reviendra à Tignish, s'il revient, que les Acadiens, quelque ignorants qu'il les croie, savent discerner entre un discours solide et instructif et une série de vaines et pompeuses vantardises.

L'effort que fait le soi-disant Acadien pour assimiler les écoles "godless" à nos institutions religieuses est un acte de bassesse qui ne servira qu'à le rendre ridicule et méprisable aux yeux des personnes qui reconnaissent la supériorité de nos maisons d'éducation sur écoles soutenues par l'Etat.

Méfions-nous toujours de ceux qui se croient plus savants que le Pape et les Evêques. Ce sont de telles gens qui sont toujours les premiers à semer dans les esprits le germe de l'indifférence envers les autorités auxquelles nous devons respect et soumission.

Nous ne retirons pas une syllabe de ce que nous avons dit du Dr. Anderson. D'ailleurs nous n'avons fait que répéter ce qu'ont dit avant nous les journaux anglais au sujet de l'incompétence de M. Anderson comme éducateur.

Voici ce qu'en disait le 27 février 1901, le "Summerside Journal", qui en connaît quel que chose.

"Dr. Anderson is succeeded as Principal of the College by Prof. S. N. Robertson, B. A., who has for some years past been on the teaching staff of the institution. This, we venture to say, is a change for the better. Prof. Robertson is recognized as an able teacher, and he is also, we understand, a good disciplinarian. It is a well known fact that discipline in the college has, for some considerable time past, been conspicuous by its absence, and the rumors that reach the outside world are far from creditable either to the late Principal or to the students, many of them at least, and any change must necessarily be for the better."

Encore, n'est-ce pas assez rustre pour un homme qui pose comme modèle en fait d'éducation de ne pouvoir prononcer correctement la langue qu'il prétend enseigner? Quoique nous soyons Acadien, nous avons assez d'intelligence pour pouvoir distinguer une bonne prononciation anglaise d'une prononciation Broad Scotch.

Mais revenons à nos montons. Il est évident, comme nous le disions tantôt, que ce soi-di-

sant "Un Acadien Français" n'a pas dans l'âme l'élevation qui porte aux choses nobles et grandes. Rejeté des siens, il vient s'abriter du faux nom "Un Acadien Français", croyant, par ce moyen, se donner plus de prestige et insulter plus impunément les Acadiens. C'est de de sa part une erreur grossière et digne de lui. Nous le connaissons, ce flagorneur, qui s'impose l'ignoble besogne de créer la discorde parmi ceux qui lui fournissent son pain de chaque jour. Mais, que voulez vous, les gens de ce caractère sont toujours prêts à toutes sortes de bassesses, et c'est de cette manière qu'ils expriment leurs sentiments de gratitude envers ceux qui leur tendent une main secourable.

CORRESPONDANCE

Mons. le Rédacteur :-

Encore une fois, je viens demander hospitalité dans les colonnes de votre aimable journal, afin d'adresser un mot de réplique à votre estimable Correspondant qui signe: Ah! j'ose à peine écrire cet "auguste" nom! après la raclée que,—enfin disons-le—P. C. Gauthier, dans son célèbre article, pense m'avoir infligée. Il nous arrive, dans les colonnes de L'IMPARTIAL du 16 du courant, tout "rouge" et bouillant de colère!... Il tonne, il s'escrime, il frappe à tort et à travers, si bien qu'on l'aperçoit pantelant, essoufflé et dans les spasmes de l'agonie.

Eh bien! monsieur, vous dites "que j'ai substitué, à mon méchant latin, votre illustre nom, et que j'ai eu la complaisance de ne le répéter que douze fois".

Voilà donc encore mon terrible adversaire qui se fait fort de critiquer les déficiences de mon style, parce que j'ai eu la maladresse de pécher par redondance en me servant de son nom douze fois dans un écrit de deux colonnes. Il est étonnant qu'un personnage tel que P. C. Gauthier, qui se pique d'être un littérateur de renom, ait, lui-même, eu le malheureux accident de se rendre coupable du même péché. Je remarque que dans sa lettre du 16 du courant il ne repète le mot "Acadien" que treize fois dans une correspondance d'une colonne et un tiers. Donc, je vous conseillerais, cher monsieur, de vous châtier vous-même avant de vouloir corriger les autres. Sachez qu'on gagne toujours plus par l'exemple que par les paroles.

Oui, mon ami, c'est à juste titre qu'on peut vous reprocher de voir un atome dans l'œil de votre voisin, tandis qu'il y a une poutre dans le vôtre. Corrigez vos propres défauts de style avant de vous arroger le droit de faire la leçon aux autres.

Vous dites au début de votre article "que "Acadien" s'est tellement échauffé voire même emporté qu'à la fin il s'est enfoncé sur le précieux emploi du mot "carrière".

P. C. Gauthier fait alors son entrée triomphale, perché sur le dos du pauvre vicomte de Chateaubriand et vous donne une citation, de treize lignes, du Génie du Christianisme, pour appuyer sa thèse. J'admets que "Chateaubriand" s'est servi du mot "Carrière", lorsqu'il dit que "Bossuet descendit dans la carrière etc., etc." Mais, Monsieur le rédacteur, je vous le demande, ne faisait-il point plus tôt allusion au temps où Bossuet se livra à la profession littéraire? Voilà la plus grande probabilité, et votre correspondant du 16 n'a nullement démontré dans sa citation que j'étais dans l'erreur en disant qu'il écorchait la langue de Molière. L'écorchure reste encore la même, si ce n'est qu'elle est doublée d'une sottise. Quant aux ampoules qu'"Acadien" s'était faites dans votre aimable "carrière", elles sont complètement guéries, tandis que les vôtres sont dans un état pitoyable. L'Acadien auquel

j'ai fait allusion dans ma dernière correspondance, et qui prononça ce fameux discours, "à cheval sur le vieux canon de Louisbourg," n'était autre que vous: c'est ce qui explique probablement votre respect sans borne pour l'orateur de la circonstance.

Vous dites avec le plus grand aplomb du monde que je n'ai pu entendre ce fameux discours, puisque je n'étais pas présent. Vous ai-je jamais dit, monsieur, que j'y ét- is? Nullement. Les Anglais qui étaient présents ont tellement été flattés de vous entendre qu'ils ont gobé votre discours comme le marmot gobe une prune et l'ont reproduit dans leurs journaux. Or voilà comment vous avez pu être entendu. Voilà, mon ami, encore une de vos assertions qui s'écroutent comme par enchantement.

"Vous vous êtes bien gardé" dites vous: "d'établir une comparaison entre Edouard VII et Louis le Grand". Allons, n'essayez donc pas, cher monsieur, de vous disculper, car vos avancés, dans ces paragraphes de votre discours parlent hautement, et tendent à démontrer le contraire de ce que vous énoncez dans votre lettre du 16 du courant. Bien certainement nous devons prier pour nos supérieurs spirituels, et notre Souverain Edouard VII afin que Dieu, dans sa divine miséricorde, fasse luire un rayon de sa lumière sur la nation anglaise et la ramène à la vraie foi. Oui, nous devons prier afin que la Providence Divine ne permette plus à notre souverain, en escaladant les marches du trône, d'insulter une grande partie de ses sujets et de blasphémer ce que nous, catholiques, avons de plus précieux au monde, notre foi immuable dans le dogme de la transsubstantiation du Saint Sacrifice de la Messe et du culte de la Très Sainte Vierge.

"Il y a maints gaillards qui ne sont pas à la veille d'être canonisés." C'est évident, M. le Rédacteur, mais ce que notre correspondant dit à propos des Français, s'applique avec autant, sinon plus d'universalité, au sujet de ceux dont il se constitue l'apologiste.

Quant au devoir que l'Eglise nous fait d'obéir à nos supérieurs temporels, et de vivre en paix et union avec nos gouvernants, l'accomplissement de ce devoir n'enlaine pas le sacrifice complet de nos intérêts et de notre nationalité. Défendons nos droits en hommes courageux et n'ayons jamais honte d'exprimer nos opinions, comme il convient à des citoyens loyaux, éclairés et indépendants.

Dans votre dernière lettre, vous ajoutez encore un fleuron à votre couronne littéraire en renouvelant vos éloges à l'adresse des fils de cette fière Albion, quand vous dites qu'en maintes occasions ils ont chanté les gloires et les grandeurs de la vieille France, surtout dans nos fêtes nationales. Ah! quel noble langage! Quelle éloquence! quel éclair de génie! Quand donc, cher monsieur, avez vous entendu nos compatriotes d'origine étrangère chanter les grandeurs de la France ou de la race française? Serait-ce dans nos conventions nationales tenues à Memramcook, Miscouche, ou Arichat? Jamais. Au contraire, les Anglais ont toujours regardé d'un mauvais œil nos conventions, tant Acadiennes que Canadiennes.

Voyez donc, M. le Rédacteur, la charité évangélique de P. C. G. qui traite Acadien de pêcheur endurci." Sans doute Un Acadien n'a pas la prétention d'être arrivé au sommet de la perfection; il n'ose pas même se comparer à son adversaire, mais il a lieu de croire que son vénéral curé le recevra avec miséricorde et ne lui fera pas un crime de ne pas ramper devant ses inférieurs.

Quant aux assertions que j'ai énoncées dans mes correspondances précédentes, j'y tiens "Mordicus," car j'ai les preuves en main; et si mon terrible adversaire prétend que ces avancés ne sont pas véridiques, qu'il donne des preuves du contraire.

Vous dites: "que vous ne vous occuperez plus de moi à moins que

je signe mon nom et prénom; et qu'alors vous serez prêt à rompre une lance avec moi." Permettez-moi de vous dire, monsieur, que votre lance est trop émoussée pour vous livrer aux coups du scribe, qui, comme vous dites, s'enferme sur l'usage du mot carrière. Pratiquez l'escrime, et alors peut-être avec le temps, pourrez-vous provoquer votre adversaire en duel. Lorsque vous êtes entré en scène, monsieur, vous y êtes entré sans provocation, et de votre plein gré, puisque j'étais aux prises avec "Frenchman" et si vous vous êtes fourré dans la mêlée en signant votre propre nom—ce que je regrette beaucoup pour vous—c'est que vous pensiez faire marcher les choses à votre guise; mais vous avez été déçu dans vos calculs. Quant à donner mon propre nom, je ne m'y crois pas obligé! Que mon adversaire s'en contente et tire son épingle du jeu comme bon lui semblera.

Vous remerciez, M. le Rédacteur, de votre bienveillance, je me souscris votre dévoué &c.

UN ACADIEN
Charlottetown, I. P. E.
Ce 24 Janvier, 1902.

Rogersville N. B.

Adresse présentée à M. l'abbé Richard par ses paroissiens, le 15 janvier, à l'occasion de l'ouverture de leur nouveau presbytère.

AU REVEREND MARCEL-FRANCOIS RICHARD, CURE DE ROGERSVILLE.
Vénéral et très cher Père,

C'est avec une joie toute filiale que nous, vos enfants de prédilection, nous venons en ce jour de votre fête patronale vous présenter nos hommages et vous exprimer nos sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance pour les bienfaits signalés dont vous nous avez comblés.

Depuis plus d'un quart de siècle vous n'avez épargné aucune fatigue, reculé devant aucune dépense pour procurer l'avancement et le bonheur de notre jeune colonie, et l'établissement solide de notre chère paroisse. Nous n'avons pas oublié et nous n'oublierons jamais, Vénéral Père, vos premiers efforts pour nous fixer au sol de notre chère Acadie. Nous nous rappelons toujours avec émotion vos premières visites dans cette paroisse qui alors n'était qu'une forêt vierge. Le souvenir de vos premières courses apostoliques parmi nous restera à jamais vivace dans nos cœurs. Il nous semble toujours vous voir apparaître au milieu de nous pour nous consoler dans nos peines qui alors, plus que jamais, étaient fort nombreuses, et pour nous encourager dans nos efforts. Vous étiez, en ces circonstances difficiles, le Bon Pasteur dont nous parlait le saint Evangile. Comme Lui vous alliez chercher les brebis égarées, malades et découragées, et pour arriver jusqu'à elles, il vous fallait passer par des sentiers difficiles, à travers la forêt, à pied, en raquettes, à cheval; franchir des rivières dont les courants menaçaient de vous engloutir, vous et votre monture.

Nous aimons surtout à rappeler, en la circonstance solennelle qui nous rassemble ici aujourd'hui, le spectacle touchant de la célébration de la première messe dans cette paroisse, alors que le Dieu de l'Eucharistie descendit non pas dans un temple construit par la main de l'homme, mais au milieu de la forêt, dans le temple même de sa propre création. Mais s'il n'y avait pas alors de demeure pour le Maître, il n'y avait pas non plus d'habitation pour son dévoué ministre, et vous futes obligé, Vénéral Père, de loger dans une pauvre cabane de quelques pieds de hauteur et de reposer sur une couche faite de branches d'arbres étendues sur le sol.

Pendant plusieurs années, vos visites apostoliques furent pour vous, Vénéral Père, des occasions de souffrances pénibles et de fatigues incroyables. Cependant, malgré ces peines indicibles, toutes vos visites étaient marquées par des traits de patience et de bonté. Dieu vous a donné une constitution robuste, un courage indomptable, et un cœur encore plus généreux, et vous avez mis tous ces dons à notre disposition: aussi vous nous avez toujours montré un dévouement sans relâche, une bonté sans égale et d'une admirable persévérance. Nous ne pouvons, bien-aimé Pasteur, passer sous silence les exemples les

plus extraordinaires de votre dévouement à notre endroit. Malgré la crainte que nous avons de blesser votre modestie, nous allons rapporter ici un trait de votre carrière sacerdotale au milieu de nous, que le devoir de la reconnaissance nous oblige de signaler.

C'était au printemps de 1885. La pauvreté menaçait de faire disparaître à jamais la petite colonie de Rogersville. Nos commerçants, désespérant de l'avenir de cette paroisse, l'abandonnèrent. Le découragement s'empara des colons. A la saison la plus pénible, aux mois d'avril, malgré l'état affreux de ce qui, alors, servait de routes, on vous vit venir, Vénéral Père, au milieu de vos enfants en détresse et verser avec abondance et discernement l'or de votre aumône avec l'amour de votre cœur. La colonie, grâce à vous, était sauvée de la ruine; mais à quel prix! Quelles angoisses vous a coûté cet acte de générosité sublime! Dieu seul sait combien vous avez souffert lorsque votre désintéressement en cette circonstance a été regardé comme extravagance et zèle intempestif. Pardon, mille fois pardon pour eux et pour nous aussi, Révéral et bien-aimé Père, si quelquefois nous avons répondu par l'indifférence à vos généreux sacrifices pour nous. Aujourd'hui, nous, vos enfants spirituels, nous vous remercions de tout notre cœur de votre noble dévouement pour nous et nous prions le Dieu de toutes richesses de solder notre dette de reconnaissance avec ses récompenses éternelles.

Pardonnez-nous, bien-aimé Pasteur, si nous rappelons encore un triste souvenir—votre départ de la florissante paroisse de Saint-Louis. Vous avez eu la direction de cette cure pendant quinze années; vous y avez fait une organisation complète, établi des maisons d'éducation pour les enfants et les jeunes gens des deux sexes, lorsqu'on vous pria de vouloir bien quitter cette paroisse pour aller résider à Rogersville, où il n'y avait ni église ni presbytère, au milieu d'une population à peine capable de se suffire à elle-même. Ne connaissant que l'obéissance à l'autorité ecclésiastique, et capable de tous les dévouements, vous fîtes le nouveau sacrifice généreux et même sans représentation aucune que nous sachions à vos supérieurs légitimes. Un plus faible que vous, Révéral Père, aurait trouvé en cette circonstance matière à découragement; mais vous ne perdit pas confiance.

Appelant Dieu et la Sainte Vierge à votre secours vous vous mîtes à l'oeuvre aussitôt. On vit bientôt s'élever la petite chapelle qui nous abrite en ce moment. Quelques années plus tard, grâce à votre zèle et à votre esprit d'organisation, nous eumes la consolation de posséder la belle église dont nous sommes si fiers.

Pour vous, vous fîtes l'achat d'une batisse de charpente, la seule qui existait alors dans la paroisse. Elle n'était que commencée; vous la fîtes terminer bien modestement et depuis vous avez habité cette demeure. Combien de fois, Révéral Père, vous a-t-on représenté que la demeure curiale faisait piteuse mine à côté de notre nouvelle église. Toujours vous aviez cette réponse des Saints: Le bon Dieu n'est jamais trop bien logé; son ministre l'est toujours assez bien. Enfin, votre maison menaçait de s'érouler. Vous voulutes y faire des réparations, mais nous nous y opposâmes.

Nous voulions pour vous une demeure qui fut plus digne de vous et des services inappréciables que vous nous avez rendus. Aussi c'est avec joie que nous vous prions, Révéral et bien-aimé Père, de vouloir bien accepter ce nouveau presbytère. Cette demeure, si grande et coûteuse qu'elle puisse paraître, n'est rien en comparaison de votre dévouement pour nous: mais à ce petit cadeau, nous, vos enfants dévoués, nous joignons l'offrande de notre cordiale affection et de notre obéissance filiale. Nous prions aussi Saint Marcel, votre patron, d'attirer sur vous les bénédictions du Bon Dieu, et nous Lui demandons, au Dieu Très-Haut, de nous faire la grâce de vous posséder parmi nous pendant de nombreuses années.

AD MULTOS ANNOS.

Nervous and Sick Headaches, and all Headaches arising from Neuralgia, Sleeplessness, Nervousness, Colds, Feverishness, Fatigue of Body or Mind, Exposure to Heat, etc., promptly cured by Bowman's Headache Powders. The safest and best remedy. Put up in both wafer and powder form, 10 and 25 cts.